

Compte rendu

Ouvrage recensé :

COMAROFF John L. et Jean COMAROFF, 2009, *Ethnicity, Inc.* Chicago, The University of Chicago Press, 234 p., bibliogr., index, illustr. (Kim Turcot DiFruscia)

par Kim Turcot DiFruscia

Anthropologie et Sociétés, vol. 34, n° 2, 2010, p. 238-240.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/045716ar>

DOI: 10.7202/045716ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

broyeur médiatique. Outre des conséquences économiques, cette crise génère des blessures morales, ainsi que la colère des citoyens, qui se sont réveillés un matin en réalisant non seulement qu'ils venaient de se faire flouer, mais surtout que les autres nations fermeraient éventuellement les yeux pour ne pas avoir à les aider.

L'état des relations internationales relevé par Chartier peut sembler, à première vue, tendre vers une conception néoréaliste où les États seraient centrés sur leurs intérêts égoïstes et en constante concurrence les uns avec les autres. Cette idée revient d'ailleurs lorsque l'auteur rapporte comment le gouvernement islandais, en approchant la Russie pour obtenir un support financier, aurait pu user de l'équilibre du pouvoir pour contraindre ses voisins à intervenir plus activement. Pourtant, si une telle idée transparait dans les médias, une lecture plus approfondie permet de comprendre que l'intérêt premier de Daniel Chartier est bien plus de souligner, via l'influence des médias étrangers, comment se construisent les identités sociales dans les interactions entre nations. Les journalistes, par leur vision subjective, transforment la réalité d'un événement, et ce, encore plus en cette période de l'histoire où la stabilité de l'économie repose uniquement sur la confiance que chacun a en l'infrastructure sociale. Une chose est certaine, cette confiance envers le reste du monde a fortement été ébranlée en Islande.

L'ampleur de la recherche dans les journaux du monde entier effectuée ici est imposante et admirable. Pourtant, en visant un public assez large, Daniel Chartier a dû se limiter dans son approche théorique, de sorte que son ouvrage, aux yeux des chercheurs en sciences sociales, prend plus l'allure d'une recension que d'une analyse. Il n'en reste pas moins que sa lecture est tout à fait pertinente pour ceux qui s'intéressent de proche à la société islandaise : cela reste un bon livre, informatif, et qui traite d'une question très spécifique.

Maxime Robert

Département de sociologie

Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

COMAROFF John L. et Jean COMAROFF, 2009, *Ethnicity, Inc.* Chicago, The University of Chicago Press, 234 p., bibliogr., index, illustr. (Kim Turcot DiFruscia)

« Traditions authentiques » performées pour des touristes ; *copyright* sur les usages rituels d'une plante ; revendication d'un territoire ancestral pour y installer un casino ; marketing de « biens ethniques ». À partir de tels exemples, les époux Comaroff, dans l'inspirant *Ethnicity, Inc.*, s'attachent à décortiquer le phénomène de mise en économie des identités au sein du paradigme néolibéral global. Identifiant la prépondérance accordée dans le monde contemporain à des formes spécifiques – biopolitiques et économiques – des notions d'identité et de diversité culturelle, les auteurs analysent la logique et les effets de la mise en marché de la différence. Ils montrent, avec l'élégance et le dynamisme habituels de leur style, comment la vente mondiale des identités culturelles, encouragée par une rhétorique de la

modernisation, transforme les définitions, les frontières et les textures affectives des identités sur la base de critères économiques tout en établissant la culture en propriété (intellectuelle) à exploiter.

L'ethnicité constitue aujourd'hui, tant pour les instances politiques mondiales que pour les nations et les marketeurs, le véhicule sociosémiotique préférentiel de la diversité humaine. Les Comaroff observent que, si les ontologies de ces identités ethniques sont naturalisées dans un discours biologisant condensant l'appartenance culturelle à l'inéluçabilité du sang et des gènes, l'identité est aussi simultanément conçue comme un choix des individus et/ou des collectivités libres « d'agir » leur différence ethnique afin de l'entériner sur le marché de la reconnaissance.

Ethnicity, Inc. est de fait finement articulé autour d'une dialectique entre marchandisation de la culture et incorporation des identités par les sujets de la « différence culturelle, Inc. ». Les Comaroff s'intéressent aussi bien à la circulation et aux acteurs du capital dans l'économie de l'identité qu'aux effets de cette capitalisation sur les notions de culture, d'identité et de différence. S'appuyant sur la pensée de Benjamin (1968) selon laquelle certains objets culturels sont désirables parce qu'ils sont entourés d'une aura conférée par la culture – aura que la mise en marché de ces objets estompe et dissout paradoxalement –, les Comaroff ajoutent que c'est aussi cette mise en marché, aussi normalisante soit-elle, qui permet de conserver, de réanimer, de réinventer, de faire circuler et finalement de constituer les identités ethnoculturelles des « différents, Incorporés ». Le jeu de la politique de la reconnaissance se joue sur le terrain de la consommation. Si les différences culturelles mises en vente sont aplanies par la logique du marché, elles sont aussi pérennisées, affirmées et cristallisées par leurs essentialisations « vendables ». En conséquence de quoi, comme l'affirme cet aîné tswana rencontré par les auteurs : dans le marché mondial des identités, ne rien avoir à vendre, c'est ne rien être culturellement (p. 18).

Les Comaroff choisissent l'angle économique pour aborder ces transformations contemporaines de l'identité culturelle, déplorant au passage la fixation de l'anthropologie sur les aspects politiques des identités. Ils inscrivent leur analyse dans une conception foucauldienne du néolibéralisme en tant que recouvrement historique par la logique économique de tous les domaines de l'existence, notamment l'inféodation du politique aux principes managériaux (Foucault 2004). La liberté du sujet néolibéral est exclusivement entrepreneuriale ; le collectif est conçu comme espace « à gérer ». La constitution des entités culturelles en corporations-proprétaires et la mise en vente des identités – nivelées par un fétichisme juridico-légal – sont ainsi devenues les modes privilégiés d'appréhension des différences humaines.

L'analyse offerte dans *Ethnicity, Inc.* est déployée à partir d'exemples ethnographiques africains, américains et européens parfaitement documentés, exhaustivement présentés et minutieusement articulés à la théorie. On pourrait cependant regretter que les auteurs ne fassent qu'effleurer trois enjeux de la mise en économie des identités ethnoculturelles : tout d'abord ses effets, comme technologie de soi, sur la constitution des subjectivités ; ensuite, l'importance de l'esthétique dans ce marché de la diversité ; enfin, les modalités de la relation entre propriété territoriale et identité ethnoculturelle.

Ethnicity, Inc. est un ouvrage qui a la sagesse et le courage de ne pas faire la morale ou, pire, l'éthique. En préférant l'analyse au jugement, les auteurs parviennent à montrer comment les transformations actuelles dans la conception et l'expérience des identités et des cultures peuvent être sources à la fois d'appauvrissement et d'*empowerment*, de renforcement d'inégalités anciennes et de prise de pouvoir, de pertes pour certains et de gains pour d'autres.

Déconstruisant la fiction d'un clivage entre authenticité culturelle et marchandisation, les Comaroff renouvellent la réflexion anthropologique sur ce qu'ils appellent la *commodification* de la culture en prenant à bras le corps la complexité et l'instabilité des notions de tradition, d'authenticité, de culture, et de différence. Aussi original et étonnant que précis et actuel, *Ethnicity, Inc.* est un essai qui se lit d'un souffle. Les pistes de réflexion qu'y ouvrent les Comaroff montrent à l'anthropologie contemporaine, autant grâce à l'objet d'étude qu'au ton employé, les voies les plus pertinentes à emprunter désormais.

Références

- BENJAMIN W., 1968 [1936], «The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction» : 217-252, in H. Arendt (dir.), *Illuminations : Essays and Reflections*. New York, Schocken.
- FOUCAULT M., 2004, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1978-1979*. Paris, Gallimard.

Kim Turcot DiFruscia
Département d'anthropologie
Université de Montréal,
Montréal (Québec), Canada

FISHER Melissa S. et Greg DOWNEY (dir.), 2006, *Frontiers of Capital. Ethnographic Reflections on the New Economy*. Durham, Londres, Duke University Press, 381 p., bibliogr., index (Gérard Duhaime)

Les trompettes claironnaient encore la nouvelle du triomphe du capitalisme néolibéral. Celui-ci avait vaincu toute résistance à ce qui aurait toujours dû être considéré comme sens commun économique. Le Mur de Berlin était tombé et deviendrait lui-même un bien de consommation en petits fragments. L'écroulement de l'URSS (dans leur enthousiasme, des commentateurs ont appelé cela la fin de «l'expérience communiste»), puis le glissement au capitalisme *de facto* de l'Empire du Milieu, occupaient désormais le centre de l'immense tableau de chasse de la raison du marché. Fidel Castro était malade. Les nouvelles «expériences» socialistes d'Amérique du Sud ne pouvaient pas être sérieuses, ni de longue durée.

Pendant un bref moment à la fin des années 1990, les journalistes, les gourous de l'entreprise, les politiciens américains et même les observateurs réservés évoquaient avec enthousiasme la «Nouvelle économie». Les progrès des technologies de l'information et des télécommunications, les techniques de gestion et de production, et l'intégration globale changeraient irrémédiablement les dynamiques économiques, comme certains l'ont soutenu (p. 1).